La transgression de l'Histoire dans les romans de Claude Simon : entre contingence historique et choix esthétique

Transgressing History in Claude Simon's Novels: Between Historical Contingency and Aesthetic Choice

MOUSSA CAMARA

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Mots-clés

expérience ;
famille ; guerre ;
Histoire ;
quotidien ; récit ;
souvenirs.

Comment Claude Simon associe-t-il histoire/Histoire et fictions ? Tels sont les défis esthétiques que le romancier met en exergue dans sa narration. Il combine son vécu quotidien avec les souvenirs de son expérience de guerre, les guerres vécues par ses ascendants et les récits des belligérances collectives. Les personnages de ses romans traduisent ce passé douloureux. Ainsi, à travers la petite histoire et la grande Histoire renvoyant respectivement à l'expérience individuelle, familiale et collective, les ouvrages de Claude Simon saisissent les traces d'un passé ancré dans la guerre : les deux Grandes Guerres mondiales auxquelles font écho d'autres conflits que le narrateur dilue de manière fragmentée, sans chronologie, dans la mouvance narrative. Il en ressort un récit déstructuré et une Histoire phagocytée par la fiction. Malgré tout, cette Histoire reste présente, quoique de manière énigmatique, et nécessite la coopération du lecteur pour réapparaître.

Keywords

experience; family;
war; History;
day-to-day; story;
memories.

How is he to combines history /History and fiction? These are the aesthetic challenges that Claude Simon contemplates in his novels, where he brings together his daily life, the wars of his ancestors, his own war experience, as well as stories about various armed conflicts. The ordeals his characters go through reveal all this troubled and painful past. Great History and personal « small » history flow concurrently, both taking shape along terrible individual, family and collective experiences caused by the war. In a fragmentary and seemingly random manner, without involving chronology, the narrative lacking any structure delivers bits and pieces about each of the two World Wars, echoed by other conflicts, on a different scale. At times, History appears to be consumed by fiction, but it still remains a steady, albeit shadowy, mysterious presence, ready to be conjured up by the reader's cooperation.

Introduction

L'écriture néo-romanesque s'est particulièrement illustrée sur le champ littéraire à partir des années 1950, qui coïncident avec le lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Deux faits marquants du point de vue tant historique que littéraire qui s'incarnent dans la démarche scripturaire des partisans du Nouveau Roman. Claude Simon, à travers son œuvre, tente de refléter le bégaïement de l'Histoire collective et individuelle causé par la guerre qui ne laisse personne, ni rien indifférent. Les fondements du genre romanesque s'effondrent à l'image des institutions sociales, dans leur diversité, qui sont tombées en désuétude. Dans ce contexte, l'œuvre de Claude Simon est indicatrice de la transgression des piliers esthétiques romanesques qui emportent dans leur mouvance subversive le traitement de l'Histoire. Cette dernière, il faut la comprendre dans un double sens, voire triple. D'une part, celle qui renvoie à un ensemble d'événements passés vécus par le romancier et auxquels il se réfère. D'autre part, celle qui découle de l'Histoire collective remontant depuis ses lointains ascendants. Puis, l'enchaînement fictif des actions dans le récit et qui obéit à un autre ordre temporel lié à la narration. Dans tous les cas, aucune histoire n'échappe à la mue transgressive du récit qui désaxe la chronologie (socle de la succession des faits historiques), pour générer la déchronologie (Bertrand, 2000 : 169) qui s'évertue à fragmenter l'Histoire, à la débrider, pour la jeter pêle-mêle dans le fil de la narration, parfois dans un désordre terrible. Le personnage-narrateur d'*Histoire* nous éclaire, en ce sens : « Les événements heureux, malheureux ou neutres, la maladie de maman, les mauvaises récoltes, les fiançailles des petites filles, les voyages, les soupçons sur les régisseurs, les naissances, les morts, les mésalliances, les incartades de leurs enfants, les ruines, étaient indifféremment réduits à ces bribes de phrases narrées » (Simon, 1967 : 27).

Dans cette perspective, le sujet de cette étude portant sur la transgression de l'Histoire inhérente à la contingence historique, du fait de la Seconde Guerre, et au choix esthétique de l'auteur, qui entend renouveler les techniques narratives dans sa création, trouve tout son sens. En effet, *La Route des Flandres* (Simon, 1960), par exemple, est le récit d'une débâcle militaire sanglante de la Grande Guerre, à laquelle le personnage-narrateur a échappé, après avoir vu la mort de près. Ainsi, les horreurs que le romancier, par la voix du narrateur, tente de restituer, font écho à d'autres guerres morbides dont toute son ascendance a été victime, à l'image de la lignée du capitaine de Reixach poursuivie par une balle mythique qui la décime au fil des siècles. Notre objectif dans cet article est d'analyser, tour à tour, le traitement de l'histoire individuelle des personnages-narrateurs, et la manière dont le romancier transgresse l'Histoire collective.

I. Des histoires personnelle et familiale dissolues

Dans toutes ses créations romanesques, Claude Simon écrit l'histoire au quotidien ; la petite histoire qui renvoie à son vécu, à son expérience de la vie, qu'il essaie de saisir et d'immortaliser. C'est sans doute une des particularités de ses romans que l'on peut lire dans la gestation d'*Histoire*, par exemple, dont le contenu se déroule en un seul jour, même si le romancier insère dans la narration des souvenirs de son enfance. Nous reproduisons ci-dessous le constat que fait Liu à propos de ce roman :

le roman commence par le moment où le narrateur, encore à moitié endormi, entend des froissements et des cris d'oiseaux qui lui parviennent de l'arbre devant sa fenêtre, ce qui lui rappelle les froissements et les chuchotements que l'enfant (lui-même) entendait devant la porte du salon, au moment où il se préparait à entrer et à saluer les vieilles amies de sa grand-

mère. Puis vient la journée avec ses occupations : se lever, s'habiller, aller à la banque, déjeuner, vendre une commode à un marchand d'antiquités, vider les tiroirs, se rendre chez un cousin de campagne, retourner en ville, manger dans un café et aller se coucher. Toutes ces actions et impressions pénètrent dans un flux de conscience, interrompent ou modifient les trajectoires des associations d'idées. Aux souvenirs d'un passé lointain se mêlent des souvenirs nouveaux, vieux seulement de quelques heures ou de quelques minutes. Le présent et le passé, les souvenirs d'époques différentes, se répondent, se superposent et s'articulent. (Liu, 2012 : 194)

Par ailleurs, dans *L'Acacia* (Simon, 1989), qui conserve des échos d'*Histoire*, Claude Simon adopte une démarche autobiographique. Le récit retrace les étapes marquantes de l'histoire personnelle du narrateur articulée à celle de sa famille pendant la Première et la Deuxième Guerres mondiales. Ici encore, c'est le quotidien du protagoniste aux prises avec un environnement désolant du fait de la mort qui rôde partout. Les familles des rescapés cherchent leurs morts dans un paysage dévasté. Celle du narrateur va d'un cimetière à l'autre à la recherche de la tombe d'un soldat mort dans la bataille. Ainsi, le narrateur encore enfant se livre avec sa mère, qui est veuve, ses tantes et ses sœurs à la recherche des restes du père, mari et frère. Dans cette perspective, le personnage-narrateur livre une expérience douloureuse des parcelles de sa vie qui sont au-delà de la fiction, car il s'agit d'une histoire vraie qu'il coule dans le moule romanesque. Cette histoire individuelle qui fonde en grande partie la base de son écriture est nourrie aux sources des souvenirs, puisque c'est l'homme adulte qui jette un regard interrogateur sur son passé qui constitue le matériau de sa création, en plus de son vécu quotidien.

Une telle démarche est présente également dans *La Route des Flandres*. Le personnage-narrateur, Georges aux prises avec les démons de la guerre, retrace instantanément les affres du conflit auxquels s'adjoignent sporadiquement les souvenirs familiaux, ceux d'une lointaine ascendance qui lui reviennent à la mémoire comme pour échapper à l'angoisse du moment. Il met aussi en relief des faits ordinaires dont le mérite est de retracer l'histoire du quotidien qui échappe aux manuels des historiens attitrés. C'est d'ailleurs pourquoi d'aucuns qualifient ces romanciers d'historiens du présent. Considérant tout cela, on constate dans la mouvance scripturaire simonienne que : « Georges, *alter ego* de l'auteur, dresse le tableau incohérent et sombre de sa vie, de ses compagnons, de ses ancêtres et de son monde tout court » (Camara, 2018 : 77). L'incipit du roman met en relief une rase campagne où se meuvent le narrateur et ses compagnons. Ce dernier entame un récit effréné dénué de ponctuations tout en livrant ses perceptions à travers ce qui l'entoure : « Il tenait une lettre à la main, il leva les yeux me regarda puis de nouveau la lettre puis de nouveau moi, derrière lui je pouvais voir aller et venir passer les taches rouges acajou ocre des chevaux qu'on menait à l'abreuvoir, la boue était si profonde qu'on enfonçait dedans jusqu'aux chevilles mais je me rappelle que pendant la nuit il avait brusquement gelé [...] » (Simon, 1960 : 9).

À partir de ce passage on voit bien que le romancier tire sa matière littéraire dans son environnement immédiat qu'il peint de façon testimoniale. Dans la suite du récit, il évoque un personnage anonyme qui est probablement le cousin de sa mère de qui il a reçu une lettre. Mais le narrateur ne semble accorder de l'importance ni à l'oncle, ni à la lettre. En témoigne la mine qu'il dégage lorsque cet oncle lui parla de la lettre qui suscita chez lui un souvenir furtif à propos d'un entretien qu'il avait eu avec sa mère : « Votre mère m'a écrit. Ainsi elle l'avait fait malgré ma défense, je sentis que je rougissais, il s'interrompit essayant quelque chose comme

un sourire mais sans doute lui était-il impossible, non d'être aimable [...] mais de supprimer cette distance » (Simon, 1960 : 9-10). Il faut rappeler que tout cela se déroule dans un contexte de guerre. Et le moindre élément qui s'écarte d'elle, transporte le narrateur dans un autre espace qui revivifie son vécu tout en lui servant de prétexte d'évocation de son passé sous le mode de la souvenance. De surcroît, ce qui reste de l'histoire personnelle du personnage-narrateur confronté aux horreurs de la guerre, c'est ce vécu intérieur qui demeure en lui comme seul reste de l'humain le rattachant à la vie, lui permettant ainsi d'exister et de garder espoir. Voilà par ailleurs ce qui explique le prix que Georges attache aux restes familiaux ; les anciens registres, les portraits et les actes notariés qui semblent hanter sa conscience :

Et il lui semblait voir les feuillets, les paperasses jaunies que Sabine lui avait montrées un jour, religieusement conservées dans une de ces malles poilues comme on en trouve encore dans les greniers, et qu'il avait passé une nuit à parcourir, obligé de se moucher tous les cinq minutes à cause de la poussière qui lui desséchait le nez (actes notariés à l'encre blanche, contrat de mariage, cessions, achats de terre, testaments, brevets royaux, ordres de mission, décrets de la Convention, lettres avec leurs cachets de cire brisés, liasses d'assignats, factures de bijoutiers, relevés de redevances féodales, rapports militaires, instructions, actes de baptême, déclarations de décès, de sépulture) [...]. (Simon, 1960 : 54)

On voit bien l'importance des reliques familiales que le personnage simonien met autant d'enthousiasme à fouiller, d'une part, en temps de paix, d'autre part, en pleine guerre. C'est parce qu'elles constituent pour lui un moyen de rappel qui le lie au passé de ses ascendants, qu'il scrute dans les moindres détails pour trouver ses repères. À ce titre, l'histoire familiale prend plus d'ampleur dans le récit, puisque c'est par elle que le narrateur s'analyse, se comprend et se projette dans l'avenir. On comprend alors ce qui semble être une psychose des personnages dans la majorité des romans de Claude Simon. Ce sont les mêmes motifs qui reviennent avec de légères variations allant d'un roman à l'autre. Du Tricheur à La Corde raide, de L'Herbe à La Route des Flandres, d'Histoire à La Bataille de Pharsale, de Les Géorgiques jusqu'à L'Acacia et Le Jardin des plantes, la problématique de l'histoire familiale à laquelle est subordonnée celle du personnage reste omniprésente. Les livres de Claude Simon créent ainsi leur propre histoire dans la mesure où ils sortent les uns des autres et chaque livre terminé voit sa continuité dans le suivant. En guise d'illustration, dans *Histoire*, oncle Charles, frère de la mère du narrateur encore élève, veille à la scolarité du neveu en le suivant de près, par le contrôle de ses exercices : « Mon cahier de brouillon à la main [...] me tenant là bafouillant essayant de faire croire que ce que je lisais était autre chose que des mots cherchés à la diable dans le dictionnaire et mis tant bien que mal bout à bout, oncle Charles enlevant à la fin ses lunettes, posant le livre de textes sur son bureau, disant sans élever la voix : est-ce que tu ne crois pas que tu pourrais au moins faire semblant de le préparer avant de venir me dire que tu n'y comprends rien [...] ? » (Simon, 1967 : 46-47).

Or, cet épisode est dissous dans la narration de *La Bataille de Pharsale*, par l'alternance du texte latin traduit en français par l'oncle : « [le] regard me dévisageant derrière les lunettes d'un air las vaincu Je m'asseyais posais le livre ouvert sur les papiers Je t'écoute Je me raclais la gorge/*dextrum cornu ejus rivus quidam impeditis ripis muniebat*/ Je m'arrêtais alors ? *rivus* : une rivière [...] » (Simon, 1969 : 574). Et c'est apparemment cet oncle, quoiqu'anonyme, qui s'exhibe, en pleine guerre, comme le protecteur du neveu devenu adulte dans les premières pages de *La Route des Flandres*. C'est dire la grande part de l'histoire familiale du romancier dans le vécu de

ses personnages qui sont ses *alter egos*. Claude Simon les forge en fonction de ses intuitions et de ses besoins esthétiques pour revivre son passé.

Bref, l'exégèse des récits simoniens montre l'omniprésence de ce que nous pouvons qualifier de petite histoire avec (h), celle qui retrace l'histoire individuelle des personnages-narrateurs, intrinsèquement liée à l'histoire familiale. Il reste que l'une et l'autre, toutes deux matrices de ses œuvres, sont inséparables de la grande Histoire avec (H), qui est le reflet de la mémoire collective, traitée par le romancier avec un art achevé. Le second volet de cet article mettra l'accent sur cette autre dimension non moins importante de la création simonienne.

II. Une Histoire fragmentée et stylisée

L'un des chefs de file du Nouveau Roman, à savoir Alain Robbe-Grillet, prenait à rebours la mythique Histoire d'Édipe en l'utilisant comme toile de fond pour son récit, qui insère dans sa narration le personnage de Wallas, un détective privé qui commet un parricide, sans le savoir, alors qu'il était venu dans une ville du Nord pour y mener une enquête, sur un meurtre dont il se révélera finalement l'auteur (Robbe-Grillet, 1953). Tel un palimpseste, l'auteur use de l'Histoire par le biais d'une intertextualité qui repose sur le pastiche, en transfigurant la tragédie sophocléenne en une banale enquête policière. Le néo-romancier sonnait ainsi le glas de la linéarité de l'intrigue classique qui permettait de lire l'Histoire de façon transparente, pour soumettre les données historiques à un régime fragmentaire, voire embrouillé. Dans son élan scripturaire, Claude Simon, à une différence près, adopte cette technique transgressive permettant de débrider la grande Histoire qui se dilue dans son texte après avoir été déstructurée, morcelée et parfois parodiée. Dans ses ouvrages, il est un fait avéré qu'il y a unanimité sur l'omniprésence de la guerre, à laquelle se trouve intrinsèquement liée la famille du natif d'Antananarivo.

La lecture de ses romans révèle une écriture singulière, de désordre (allais-je dire), qui en réalité institue un style novateur. *La Bataille de Pharsale*, à l'instar de *La Route des Flandres*, part de la guerre pour instaurer une écriture chaotique où les notions d'espace, de temps, de personnage, d'Histoire, d'intrigue, de perception sont floues, de manière à subvertir les canons standards du genre romanesque. Le récit de la bataille de Pharsale prend les allures d'une investigation spatiale qui permet au narrateur de réactiver ses souvenirs d'écolier tentant de déchiffrer le latin, langue morte par laquelle est mise en branle la guerre opposant César à Pompéi. L'écrivain, lui-même victime des affres de la Seconde Guerre mondiale, mêle dans ses souvenirs plusieurs espaces et plusieurs temps avec les échos de moult personnages appartenant à des époques différentes et avec des silhouettes parfois imprécises. En vérité, Claude Simon conteste le roman historique par des procédés divers :

Aucune œuvre d'un écrivain français ne reflète mieux la transformation subie par le récit historique au cours de ces dernières décennies que celle de Claude Simon. Dans ses romans, de *La Route des Flandres* à *L'Acacia*, en passant par *Histoire* et *Les Géorgiques*, Simon donne à lire l'Histoire : c'est-à-dire, le plus souvent, la guerre comme une succession désordonnée d'événements contingents et irrationnels. Cette vision se traduit également par la nature du récit historique qui, désormais, ne passe plus par la linéarité et la continuité, mais par le fragment [...]. (Dalhem, 2016 : 1)

Dans cette perspective, retracer la linéarité de l'Histoire devient quasiment une entreprise impossible, si ce n'est par l'art qui débusque, avec subtilité et de façon heuristique voire

psychanalytique, les épaves de l'expérience individuelle et collective. Réécrire un tel chaos devient une tentative d'un retable désordonné qui s'affranchit des limites de l'esthétique romanesque classique. À cet égard, la mémoire est largement mise à contribution pour cueillir les épaves du souvenir, des souvenirs que l'auteur, par l'intermédiaire du personnage-narrateur, actualise. C'est donc par le mode de la réminiscence de plusieurs faits historiques imbriqués que le romancier remet au goût du jour le passé, non sans verser dans l'irrationnel, puisqu'il ne s'agit plus de relier les événements les uns aux autres pour forger un récit cohérent. Au contraire, c'est l'incohérence qui constitue le maître-mot de la poétique simonienne. Celle-ci saisit le fonctionnement normal de la mémoire ne cherchant pas forcément à veiller à l'ordre des affects qui reviennent par flux nerveux. Ainsi, « le subjectivisme s'écrase en mémoire flagellée, voire débridée [...] » (Camara, 2018 : 67), autorisant une lecture segmentée de l'Histoire déconstruite par l'auteur et que le lecteur reconstruit par le recollage des morceaux épars.

Dès lors, il s'agira de décrypter les énigmes de l'Histoire pour mieux appréhender les allusions auxquelles elles renvoient. D'emblée, on sait que la récurrence de la guerre dans les écrits de Claude Simon ne découle pas d'une invention. C'est le résultat d'une contingence historique familiale, individuelle et collective à laquelle il se trouve lié. Dans un article que lui consacre le journal *Le Monde*, à l'occasion de son décès le mercredi 6 juillet 2005, à Paris, à l'âge de 91 ans, Pierre Lepape revient sur le parcours de l'homme d'où se dégage la genèse des schèmes historiques. Claude Simon, qu'il considère comme l'un des plus grands écrivains du temps et de la mémoire, est foncièrement ancré dans l'Histoire de la guerre :

La chronologie d'un homme, c'est le contraire de sa vie, un plat squelette de dates et d'événements. Chaque livre de Claude Simon est une manière d'arracher sa vie à l'illusion chronologique, à en fonder la réalité. La naissance, le 10 octobre 1913, à Tananarive où son père était officier colonial. La mort du père, sur le front, à la fin de 1914 et, 1919, l'opiniâtre recherche de son corps entreprise par la mère et son gamin dans les villages ruinés de la frontière belge. [...] Il voyage dans toute l'Europe au cours de ces tumultueuses années 1930. En Allemagne, en URSS, en Italie, en Grèce, il essaie déjà, de comprendre l'histoire concrète. Il la rencontre, un instant, à Barcelone, en 1936, où il s'occupe de fourniture d'armes aux républicains espagnols. Il en garde un goût de désastre. En 1940, le cavalier Claude Simon du 31^e dragon est lancé avec ses camarades à l'assaut des tanks et de l'aviation allemande sur la route des Flandres. Il sera le seul survivant de cette équipée dérisoire et criminelle décidée par l'état-major. (Lepape, 2005 : 1)

Voilà posés quelques motifs historiques qui génèrent la création simonienne que l'on retrouve d'un ouvrage à l'autre, en partant de son premier roman écrit en pleine guerre, *Le Tricheur* (1945), avec des variations d'intrigues et de personnages qu'il crée, et qu'il dilue dans l'architecture générale. Ainsi, si dans *Histoire* (1967) les personnages se perdent en conjectures historiques, souvent contradictoires, son livre *Les Géorgiques* (1981) gonfle la matière historique au point de susciter le doute. Le titre de l'ouvrage, assez généreux, est d'ailleurs révélateur. Quant à *La Route des Flandres* (1960), la combinaison de tous ces éléments menés au paroxysme aboutit à la présence d'une Histoire flagellée, livrée par saccades paradoxales, voire contradictoires, dissoutes dans une envolée verbale ironique. La trame narrative de cet ouvrage se nourrit d'une superposition de plusieurs guerres qui prennent appui sur la Seconde Guerre mondiale. Ce qui explique toute l'importance des protagonistes du roman qui se relaient la

parole autour de Georges, le personnage phare du récit. Dans un flux désordonné de paroles, Georges, Blum, Wack et Iglésia appartenant au même régiment de cavalerie narrent les affres de la Grande Guerre à laquelle ils sont confrontés : « cette route qui était quelque chose comme un coupe-gorge, c'est-à-dire pas la guerre mais le meurtre, un endroit où l'on assassinait sans qu'on ait le temps de faire ouf » (Simon, 1960 : 15-16).

Dans un ciel noirci par les obus des mortiers ennemis, ils continuent d'entendre les bombardements allemands dont les canons résonnent dans le vide. Saisis par les dangers de l'ennemi invisible, qui a fini de décimer leurs compagnons, dont les corps inertes sont jonchés dans la rase campagne de la route des Flandres, ils continuent leur marche en ressassant la mort du capitaine de Reixach. C'est ce dernier qui les a entraînés dans ce bournier de coupe-gorge et qui a fini par y rester : « J'ai compris cela, j'ai compris que tout ce qu'il cherchait espérait depuis un moment c'était de se faire descendre et pas seulement quand je l'ai vu rester là planté sur son cheval arrêté bien exposé au beau milieu de la route [...] il mourrait au moins content béat même, mourant à côté de et comme un de Reixach » (Simon, 1960 : 14-15).

Le syntagme qui termine ce passage : « mourant à côté de et comme un de Reixach » est lourd de significations dans le récit. En outre, une guerre multiséculaire poursuit cette lignée des de Reixach à laquelle Georges appartient, jusqu'à celle de 1939 - 1945. Voilà pourquoi une mythique balle qui avait tué son ancêtre (un de Reixach), il y a cent ans vient de l'atteindre au front en y laissant un point rouge. C'est dire combien l'Histoire des personnages dans les œuvres de Claude Simon est scandée de guerres violentes. Blum, le Juif, revient intempestivement sur la Shoa et le narrateur le tourne en dérision : « le jour du Yom kippour, donc, en plein milieu d'un pays où on massacrait et brûlait les Juifs par centaines de mille » (Simon, 1960 : 220). Aussi, la violence des centaures fait écho à la guerre des Atrides : « nous n'étions nulle part mille ans ou deux mille ans plus tôt ou plus tard en plein dans la folie le meurtre les Atrides » (Simon, 1960 : 122).

Tout cela s'explique par le chevauchement de plusieurs guerres qui installent le texte dans une violence chronique. Elle trouve ses ramifications dans des cycles d'Histoires variées, au point de rompre la chronologie des événements. Sur la base d'anachronismes récurrents, l'Histoire se greffe dans le récit. Les références temporelles précises et datées, qui ont l'avantage de mieux jalonner l'Histoire, sont presque inexistantes dans *La Route des Flandres* : « Un seul tenant, puis, en caractères décroissants, le nom latinisé et sans majuscule : henricum, puis la date, le millésime : 1783 » (Simon, 1960 : 83). Ce déictique temporel indiquant une date est le seul qu'on peut lire dans le roman. Toutefois, cette date a une connotation historique puisqu'elle coïncide avec le Traité de Versailles du 3 septembre 1783 signé par le roi de France (Louis XVI) et le roi de Grande-Bretagne (Georges III), qui mettent fin à la guerre d'indépendance de 13 colonies britanniques d'Amérique du Nord ; une guerre soldée par des atrocités terribles.

De surcroît, ce traité va accélérer la Révolution française de 1789, elle aussi sanglante, puisqu'elle se terminera le 21 janvier 1793 par la condamnation et l'exécution du roi Louis XVI (v. Bernadini). Son fils de douze ans, Louis XVII, qui lui succédera, sera confié à son oncle Simon (toujours l'oncle qui traverse l'écriture simonienne et ici on retrouve le nom de l'auteur, Simon) avant d'être repris et de disparaître dans des conditions nébuleuses encore non élucidées. Et de fil en aiguille, cette révolution conduira à la Convention de 1793 soldée par la terreur, avec l'exécution du souverain Maximilien de Robespierre et de ses partisans, le 10 thermidor (28 juillet) 1794. De toute évidence, Claude Simon, par le biais de Georges, le narrateur, reste profondément lié à l'histoire familiale laquelle est inséparable de la grande

Histoire collective. En attestent les paperasses que le narrateur découvre dans les valises de ses parents : « testaments, brevets royaux, ordres de mission, décrets de la Convention, lettres avec leurs cachets de cire brisés, liasses d'assignats, factures de bijoutiers, relevés de redevances féodales, rapports militaires, instructions, actes de baptême, déclarations de décès, de sépulture » (Simon, 1960 : 54).

La nature de ces objets, de ces reliques familiales laisse croire que leur propriétaire a eu une part active dans l'Histoire collective, ou du moins dans la vie publique. En effet, celui qui conserve dans son intimité les secrets du régime féodal, les rapports militaires et les instructions, autorise à penser qu'il n'est pas hors du système institutionnel, mais à l'inverse qu'il est au cœur de celui-ci. En cela, l'ascendance du narrateur a contribué à l'écriture de l'Histoire.

À tout considérer, il résulte de notre analyse que les ouvrages de Claude Simon prennent racine dans l'Histoire, particulièrement habitée par la hantise de la guerre qui traverse plusieurs générations. Et, dans sa tentative de restituer ce passé saumâtre, le natif d'Antananarivo prend appui sur ses personnages qui essaient de narrer l'indicible. Cela se présente sous la forme d'une multitude d'Histoires désaxées, qui s'affranchissent de la chronologie propre au récit historique classique, à la manière de Walter Scott, considéré par certains comme le père fondateur de ce genre.

Conclusion

Au terme de ce parcours analytique des récits de Claude Simon, force est de constater l'omniprésence des traces historiques qui transcendent son œuvre. Une part importante de faits historiques inhérents à l'expérience de la guerre traverse ses écrits. Le néo-romancier nous a ainsi entraînés, tour à tour, dans les méandres de son vécu quotidien parsemé de joutes guerrières, comme pour se faire l'historien du temps présent, par la peinture du passé de sa famille enchevêtré à l'Histoire collective. On a ainsi pu segmenter ce parcours en deux volets : d'une part, la petite histoire, qui narre tout ce qui renvoie directement à l'expérience du personnage-narrateur, *alter ego* du romancier ; d'autre part, la grande Histoire, qui suture, en toile de fond, le tissu textuel de façon fragmentée.

Pour réussir ce double pari, Claude Simon, par la voix de Georges, de Blum, d'Iglésia, de Wack ou de l'oncle Charles, raconte des faits banals auxquels se greffent les souvenirs et les réminiscences de guerres que lui-même a vécues ou dont ses ascendants ont été victimes et qu'il tente d'immortaliser : « travaillons nous aussi à l'Histoire, écrivons nous aussi notre quotidienne petite page d'Histoire » (Simon, 1960 : 195). Dans cette optique, la violence multiséculaire qui poursuit la lignée de de Reixach jusqu'à la Première et la Deuxième Guerre mondiales a servi de repère à cette douloureuse Histoire. L'évocation intempestive des Atrides, des centaures, de Pompei, de César, de la Convention, de la Restauration, du Traité de Versailles pour l'indépendance de l'Amérique en 1783, ainsi que les lointaines références à la Révolution française de 1789, sont autant d'indices de la grande Histoire qu'on peut lire dans les linéaments des récits simoniens. À propos de la prise de la Bastille, « le 14 juillet [1789] » (Simon, 1960 : 16), à laquelle l'auteur fait allusion, voilà ce qu'on a pu entendre du témoignage d'un historien : « L'Histoire revint cette nuit-là, une longue histoire de souffrances, dans l'instinct vengeur du peuple. L'âme des pères qui, tant de siècles, souffrirent, moururent en silence, revint dans les fils, et parla » (Michelet, 1979 : 264). Enfin, il reste à préciser que la narration de ses différents cycles de belligérances qu'on a pu déceler dans les textes de Claude Simon a ceci de particulier que le romancier érige la dérision, la parodie voire le pastiche en

mode de diégèse. Il en a résulté un récit où la fiction phagocyte les données historiques par la fracture de l'intrigue. Cette fragmentation débride l'histoire/Histoire désormais disséminée dans la fiction puisqu'elle ne connaît dans le récit ni début, ni fin. Seule la coopération du lecteur permet ainsi de reconstituer les séquences historiques éparpillées dans la composition générale des récits.

BIBLIOGRAPHIE :

SIMON, Claude (1997). *Le Jardin des plantes*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1989). *L'Acacia*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1981). *Les Géorgiques*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1969). *La Bataille de Pharsale*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1967). *Histoire*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1960). *La Route des Flandres*. Paris : Minuit.

SIMON, Claude (1947). *La Corde raide*. Paris : Sagittaire.

SIMON, Claude (1945). *Le Tricheur*. Paris : Minuit.

ANONYME [s.a.]. Traité de Versailles. [En ligne] <https://mjp.univ-perp.fr/1783versailles.htm>. Page consultée le 18 octobre 2019.

ANOUILH, Jean (1946). *Antigone*. Paris : La Table Ronde.

BERNADINI, Alex [s.a.]. Louis XVI (1754-1793), un jeune roi ne manquant pas de bon sens. [En ligne] <http://www.alex-bernadini.fr/histoire/Louis-XVI.php>. Page consultée le 18 octobre 2019.

BERTRAND, Denis (2000). *Précis de sémiotique littéraire*. Paris : Nathan HER.

CAMARA, Moussa (2018). *Subversion du roman et poétique du nouveau roman chez Claude Simon et Michel Butor*. Mauritius : Éditions Universitaires Européennes.

DALHEM, Johannes (2016). L'œuvre de Claude Simon : paradigme pour une nouvelle écriture de l'histoire. *Fabula/Les colloques*. [En ligne] www.fabula.org/colloques/document3565.ph. Page consultée le 14 octobre 2019.

LEPAPE, Pierre (2005). Claude Simon, un « arbre » littéraire enraciné dans l'Histoire. *Le Monde*, 11 juillet. [En ligne] http://www.lemonde.fr/culture/article/2005/07/11/claude-simon-un-arbre-litteraire-enracine-dans-l-histoire_671529_3246.htm. Page consultée le 16 octobre 2019.

LIU, Haiqing (2012). Réflexions sur le temps chez Claude Simon, *Synergies Chine*, N°7, 189-199.

MICHELET, Jules (1979). *Histoire de la Révolution française*. Paris : Robert Laffont.

ROBBE-GRILLET, Alain (1953). *Les Gommès*. Paris : Minuit.

SOPHOCLE (1964). *Théâtre complet*. Paris : Garnier-Flammarion.